



HAL
open science

Les faiences médiévales, de Kairouan à Marseille

Gabrielle Démians d'Archimbaud, Lucy Vallauri

► **To cite this version:**

Gabrielle Démians d'Archimbaud, Lucy Vallauri. Les faiences médiévales, de Kairouan à Marseille. Archéologia, 1998, Archéologia, 345, pp.44-53. halshs-02994674

HAL Id: halshs-02994674

<https://shs.hal.science/halshs-02994674>

Submitted on 10 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES FAIENCES MÉDIÉVALES, DE KAIROUAN À MARSEILLE



L'une des découvertes techniques les plus importantes du Moyen Age dans l'art de la céramique fut l'apparition de la faïence à décor polychrome. Son utilisation sous des formes diverses devait révolutionner le décor des tables et des demeures les plus fastueuses, plus ou moins précocement selon les lieux. Si son origine est lointaine, sa diffusion en Occident se fit dans les terres maghrébines d'abord et dans les régions islamisées de la vieille Europe dès la seconde moitié du X^e siècle, avant d'atteindre les provinces méditerranéennes "chrétiennes".

Par Gabrielle Démians d'Archimbaud et Lucy Vallauri.

Ci-dessus. Coupelle au guerrier. X^e siècle. Nishapur (Iran). Collection Croisier, Institut du Monde Arabe, Paris. Photo A. Ravix, musée d'Histoire de Marseille.

Page de droite. Carreau de pavement en pâte calcaire. 3^e quart XIV^e siècle. Narbonne, Palais des Archevêques. Musée d'Art et d'Histoire de Narbonne. Photo Y. Rigoir.

DANS le cadre actuel de la recherche, la découverte récente d'ateliers à Marseille est un fait exceptionnel. Il montre de façon incontestable que, dès le tout début du XIII^e siècle, cette ville portuaire et son *hinterland* s'ouvraient à ce luxe nouveau et qu'une transmission technologique décisive se produisait, favorisée par

l'arrivée d'artisans venus des terres du sud. Mutation vite imitée en d'autres endroits : dès cette époque, les expériences se multipliaient, en Languedoc proche et sans doute en Espagne aragonaise et catalane, mais aussi dans la féconde Italie où des formules originales s'affirmèrent très tôt. De cette prolifération, il parut nécessaire de faire le point. L'occasion



s'offrait, avec la tenue du VI^e Congrès international sur la Céramique médiévale en Méditerranée à Aix-en-Provence en 1995. Rassemblant la plupart des chercheurs intéressés par ces questions cette réunion scientifique s'accompagna de plusieurs expositions dont *Le Vert et le Brun* au musée d'Histoire, chapelle de la Vieille Charité à Marseille et *Petits Carrés d'Histoire* au Palais des Papes d'Avignon : elles autorisaient une confrontation directe des données grâce à une large coopération internationale. Celle-ci s'est poursuivie depuis, au fil des itinérances dans plusieurs musées européens. La présentation réalisée maintenant à Paris, au Musée National des Arts et Traditions Populaires, rassemble les principaux acquis sur ce thème et en est comme la synthèse terminale.

Localisation des principales cités et des ateliers de potiers identifiés dans le Bassin méditerranéen. (F. Gillet del).

DE LA TERRE À LA FAÏENCE

Délicates à mettre en œuvre, les techniques permettant d'obtenir une vaisselle, ou des carreaux de pavement ornés de vives couleurs supposent une maîtrise au moins empirique du travail de la terre, de la glaçure et des oxydes métalliques. Il en est de même des méthodes et temps de cuisson, moment crucial dans l'artisanat potier. Une telle science put s'inspirer des réalisations extrême-orientales, chinoises en particulier. Mais elle s'épanouit surtout, à partir de la fin du IX^e siècle, en Asie centrale et en Mésopotamie : plusieurs procédés furent utilisés, certains à décor d'engobes colorés sous glaçure plombifère transparente, d'autres parvenant au véritable émaillage et donc à l'apparition des faïences, au sens propre du terme.

De façon générale, on entend par faïence (*majolica*) une céramique qui a subi une double cuisson et reçu un revêtement opacifié, par là-même susceptible

de servir de support à un décor polychrome. La terre cuite une première fois vers 800° (le biscuit) est dans une seconde opération couverte d'une glaçure plombifère (mélange d'oxyde de plomb et de sable siliceux) ; celle-ci est rendue opaque par l'insertion dans sa masse d'une quantité plus ou moins importante d'oxyde d'étain, métal rare et cher, ou d'antimoine qui donne une teinte jaune au revêtement. Une deuxième cuisson réalisée entre 900° et 1100°, au grand feu, assure la fusion des oxydes auxquels on peut rajouter un fondant, sodique en général, et l'adhérence de l'émail à son support : adhérence d'autant plus parfaite que le revêtement n'est ni trop épais ni trop liquide (risques de retrait ou de tressailage) et que la cuisson parfaitement conduite empêche les coulures qui déformeraient le décor peint directement sur l'émail cru. Un tel travail suppose aussi l'emploi de terres de préférence calcaires ; elles obtiennent des teintes claires à la cuisson et leurs coefficients de dilatation



et de porosité élevés favorisent l'accrochage de la glaçure à son support. L'on notera cependant que des exceptions purent exister, en particulier dans les périodes de mise au point de ces techniques, aussi bien en Italie, autour de Pise par exemple, qu'en France du Sud (Uzège).

LE CHEMINEMENT DES TECHNIQUES

Ces difficultés expliquent l'emploi privilégié en certaines régions d'autres procédés. La voie la plus utilisée resta alors celles des engobes, revêtements argileux blancs ou colorés, recouverts d'une glaçure plombifère transparente ayant l'aspect du verre. Cette technique conduisit à des réalisations de haute qualité esthétique dans le Proche-Orient et dans le monde



Ci-dessus. Plat aghlabide à décor d'oiseaux sur fond jaune attribué à Raqqada IX^e s. Tunisie, dépôt Kassar Saïd. Photo P. Foliot, CNRS centre Camille-Jullian.

byzantin, région où elle fut souvent associée à des décors incisés mettant en évidence la teinte de la pâte. Elle se retrouve en Occident dans des zones bien spécifiques ouvertes aux influences venant de ces aires culturelles, telles la Ligurie ou la région vénitienne. Il faut mettre à part, en revanche, les glaçures alcalines (mélange de soude et de silice) cuites



Ci-dessus. Plat dit Dame de Sabra. X^e siècle. Sabra Mansouriya. Musée des Arts islamiques, Kairouan (Tunisie). Photo P. Foliot, CNRS centre Camille-Jullian.

à plus basse température, vers 850°, qui autorisaient des palettes de couleurs plus larges encore : leur accord difficile avec les pâtes céramiques nécessitait l'emploi de pâtes de synthèse artificielles identifiées seulement dans le monde oriental.

Outre la reprise de plus en plus généralisée de ces procédés de revêtement connus pour certains dès l'Antiquité, la grande nouveauté réside dans l'emploi d'opacifiants réservés jusqu'alors surtout à la verrerie. Face à l'antimoine utilisé dans les céramiques à fond jaune, le rôle de l'étain devient alors prépondérant. Ce pro-

duit coûteux, d'importation en Méditerranée, fut cependant économisé au maximum en bien des cas. Il passe ainsi de 20 à 25 % du poids du plomb, pour le très bel émail blanc stannifère, à moins de 10 % dans certains revêtements. Des glaçures anciennes d'Italie du Sud et d'Espagne contiennent aussi un mélange d'émail et de poudre de quartz, ce dernier seul

visible quand les échantillons sont altérés. Des possibilités d'altération à la cuisson (donnant un émail gris) ou dans le sol peuvent conduire également à des apparences d'engobe, démenties en fait par les analyses.

Une même maîtrise se retrouve dans l'emploi des colorants où – à côté de l'étain, de l'antimoine et du cobalt – dominant le manganèse, le cuivre et parfois le fer. Ils furent utilisés sous forme d'oxydes métalliques préparés dans des fours spéciaux. Leur effet varie suivant divers facteurs, comme leur comportement à la cuisson. Le manganèse autorise ainsi des traits précis variant du brun au noir ou au violet ; le cuivre conduit à des aplats de couleur verte aux contours plus flous. Une complémentarité s'exprime ainsi, dont les artisans potiers surent jouer suivant des styles spécifiques selon les régions et les différentes périodes médiévales.

LE PASSAGE DE L'ORIENT À L'OCCIDENT ISLAMISÉ

Encore mal connus, les modes de transmission de ces techniques au travers du monde islamique reflètent l'extension d'une culture, voire d'un symbolisme, vite adoptés partout. Dès la seconde moitié du X^e et au XI^e siècle, deux grandes aires de production s'affirment. L'une concerne la Tunisie, la Sicile et le Maroc ; l'autre le sud de la péninsule Ibérique : l'al-Andalus espagnol et portugais.

Il faut insister sur les céramiques issues des ateliers développés précocement autour de Kairouan en Tunisie. Ces œuvres précieuses furent retrouvées dans des contextes auliques, à l'emplacement de la cité princière de Raqqada ou à Mahdia et à Sabra Mansouriya ; quelques autres proviennent de Tunis ou de Carthage. Leurs caractéristiques (céramiques à fond jaune et décor vert et brun sur engobe et sous glaçure plombifère, ou décor vert prédominant) et leur répertoire ornemental se retrouvent aussi sur des pièces découvertes en Sicile et dès le

A droite. Pot cylindrique. X^e siècle. Atelier palatin de Madinât al-Zahrâ. Musée archéologique provincial, Cordoue. Photo A. Ravix, musée d'Histoire de Marseille.



Ci-dessus. Coupe à la gazelle attaquée par un lévrier et un faucon, d'origine probablement kairouanaise. XI^e siècle. Castelo de Mértola, Portugal. Musée de Mértola.

XI^e siècle dans l'Italie chrétienne, comme à Pise où ces *bacini* ornèrent les murs d'églises nouvellement construites, à côté d'autres pièces issues cette fois d'Égypte ou même d'Orient. Dans d'autres parties de l'*Ifriqiya*, l'on privilégia les faïences à émail stannifère blanc, ou les glaçures turquoises parfois rehaussées de décors au manganèse. Les trouvailles faites à la Qalaa des Bani-Hammad (Algérie) fondée en 1007-1008 ou surtout à Belyounech et à Sigilmassa au Maroc sont ici exemplaires : elles révèlent la haute technicité atteinte par les ateliers producteurs, qui durent

se multiplier à partir du XI^e siècle dans ces régions. Sous influence kairouanaise sans doute encore pour les premiers mais, dans les terres marocaines, plus directement liés aux apports ibériques devenus prépondérants.

Dès la seconde moitié du X^e siècle, le développement du califat omeyyade et les liens tissés entre Bagdad et Cordoue purent favoriser des échanges, voire même une transmission techno-



logique directe des rives de l'Euphrate vers l'al-Andalus. Un art fastueux s'élaborait ainsi, dont l'on retrouve des traces au Portugal et en Espagne. Les fouilles de Mertola ont rassemblé, à côté d'importations kairouanaises ou plus lointaines encore, des pièces à décor vert et brun et surtout à décor de *cuerva seca* totale ou partielle. Cette technique isole chaque zone couverte d'émail vert, blanc ou jaune-brun, par de fermes traits au manganèse imprégné de graisse : l'ensemble prend ainsi, l'aspect d'un émail cloisonné. Les motifs zoomorphes, floraux et géométriques se combinent de manière à recouvrir totalement ou partiellement les pièces suivant une évolution qui se retrouve aux XI^e et XII^e siècles à Majorque et dans l'Espagne proche. A cet art considéré parfois comme l'évolution suprême de la vaisselle de cour s'associait, dans des centres princiers tels que Madinat al-Zahrâ près de Cordoue, une quantité impressionnante de faïences aux formes diverses. A côté des jarres, cruches et pots, l'on trouve des séries de coupes et de grands plats à l'ornementation rayonnante ou concentrique ; les motifs épigraphiques tiennent souvent une grande place (formules de bénédiction, à l'écriture plus rude à l'origine, plus fleurie ensuite). L'influence de tels ateliers dut être grande et donna naissance à des imitations jusque dans les centres producteurs des décennies postérieures. Dans ce foisonnement, la place des officines de la région valencienne put déjà s'affirmer avec force, imposant des traditions qui devaient se perpétuer lors de la reconquête chrétienne.

La complexité de l'Italie du Sud et de la Sicile reflète le syncrétisme qui se manifeste entre la seconde moitié du X^e et la fin du XII^e siècle. Les apports directs de l'*Ifriqiya* s'imposèrent et purent susciter des copies et le développement d'ateliers autochtones. Ces productions reprennent les types morphologiques et le répertoire décoratif en usage dans le monde islamique ; les techniques privilégient le décor sur engobe et sous glaçure plombifère tandis que l'utilisation de la glaçure stannifère faite à l'économie, laisse transparaître le quartz associé à l'étain, lorsque ce dernier existe. Ces céra-

miques destinées à la consommation insulaire furent exportées jusque dans des cités aussi lointaines que Pise ou Noli dès le XI^e siècle. Ces échanges commerciaux ne provoquèrent aucune tentative d'imitation dans les régions importatrices soumises à leurs propres traditions.

Ceci préluait à l'explosion du XII^e siècle, marqué par l'organisation de l'état normand en Sicile et l'unification politique de l'Italie du Sud. Bon nombre de traits islamiques subsistè-

run s'affirme, les techniques mises au point dans le monde islamique commencent à se répandre dans l'Occident chrétien où elles trouvent de nouvelles formules.

L'OCCIDENT CHRÉTIEN : DE L'IMITATION À LA CRÉATION

Les notions qu'il est maintenant possible d'avoir sur l'apparition et le développement des céramiques à décor vert et brun dans l'Occident chrétien



rent dans les productions céramiques de l'île, mais avec une tendance vers la simplification des formes et des décors. Leur diffusion le long de la côte tyrrhénienne jusqu'en Toscane indique une mutation des voies commerciales par rapport à la période précédente. C'est aussi le moment où se développent, encore sous influence islamique, les premiers ateliers de Campanie (autour de Naples et Salerne ?). Ils précédaient les officines produisant la *Spiral ware*, diffusée à la fin du XII^e et dans la première moitié du XIII^e siècle jusque dans le Latium et le long des côtes méditerranéennes. Période tournante que celle-ci : alors que la Sicile s'oriente vers de nouvelles productions émaillées *Gela ware* et que, en Tunisie même, le succès des céramiques à décor bleu et

Ci-dessus. Coupelle à l'oiseau d'origine sicilienne découverte dans la rade de Marseille. XIII^e siècle. Musée d'Histoire de Marseille. Photo P. Foliot, CNRS centre Camille-Jullian.

résultent des recherches de terrain et de laboratoire. Si elles sont loin d'être complètes, chaque découverte pouvant conduire à de nouvelles questions, la conjonction des résultats obtenus est remarquable. Elle confirme le rôle majeur joué par les transmissions technologiques venues du Sud – et la fouille de l'atelier de Marseille est sur ce point un jalon capital – comme l'importance en ces domaines du fécond XIII^e siècle.

En Italie, trois étapes sont bien discernables. La première, concerne le temps

Ci-contre. Cruche en majolique archaïque d'origine pisane découverte à Confoux. 1^{re} moitié XIV^e siècle. Musée de Pélissanne (Bouches-du-Rhône). Photo Y. Rigoir.

des importations, de la fin du X^e au milieu du XIII^e siècle. Favorisées par la position géographique de la péninsule, elles se retrouvent, sous forme de *bacini* ou de céramiques d'utilisation domestique, dans les grandes villes maritimes telles Pise, Gênes, Venise ou Pavie. De multiples origines apparaissent : siculo-maghrébine, hispano-mauresque, égyptienne, byzantine, voire même plus orientales encore.

Puis, à la fin du XII^e et au début du XIII^e siècle, l'amorce de nouvelles productions se dessine, sans doute par transmission des techniques, d'une part de l'engobe sous glaçure plombifère, d'autre part de l'émail stannifère, avec double cuisson. La voie de l'engobe, inspirée du monde byzantin, fut utilisée dans les zones soumises à cette influence, autour de Venise, Gênes et Savone. Celle de l'émail, issue des pays islamiques occidentaux, apparaît dans des réalisations précoces parfois de courte durée comme à Savone, à Pavie, Ravenne, Pise, Rome, Orvieto, Brindisi.

LE TEMPS DES GRANDES OFFICINES

A cette pluralité des techniques, des typologies, des ateliers succède le temps de l'affirmation, dès la seconde moitié du XIII^e siècle, avec le développement de centres faïenciers qui se multiplient, sauf à Savone et Venise longtemps fidèles à l'engobe. Des pro-



ductions émaillées apparaissent à Bologne et se développent surtout en Toscane, à Pise d'abord, puis à Florence, Sienne, Arezzo, peut-être même à Montelupo et Montalcino. Les découvertes d'Assise révèlent des pièces anciennes ; d'autres peuvent se retrouver aussi à Orvieto, et à Rome. En Italie du Sud des centres sont détectables grâce aux analyses des argiles. L'on assiste donc, au nord comme au sud de la péninsule, à un

Ci-contre. Plat provenant des dépotoirs de Paterna, XIV^e siècle. Valence, musée national de la Céramique "Gonzales Marti".



A droite. Cruche en majolique archaïque attribuée à Ravenne. 2^e moitié XIII^e siècle. Musée National, Ravenne. Photo A. Ravix, musée d'Histoire de Marseille.



emploi quasi généralisé de la technique de l'émail, sans que l'on puisse constater de grands écarts chronologiques entre les divers centres producteurs. Depuis longtemps connue, la production des faïences à décor vert et brun acquit en Espagne, en Aragon et en Catalogne, une diversité savoureuse. La présence de cités portuaires majeures, comme Valence ou Barcelone, put y aider. Mais le substrat islamisé et l'existence d'ateliers anciens, à Valence et dans son environnement, créaient un contexte favorable. C'est donc à la fois dans la continuité et en rupture avec elle que se développent les officines de Paterna (à 4 km de Valence) ou de Teruel plus isolée dans la montagne. Le premier de ces centres prit sa pleine puissance au XIV^e siècle ; simultanément d'autres artisans-potiers travaillent dans la cité même comme l'indique la découverte de plusieurs fours. Les productions atteignent à une haute qualité technique et à une véritable élégance dans le traitement du décor, où se mêlent des thèmes nés du gothique féodal et des apports du monde islamique. Ceux-ci sont particulièrement évidents dans le traitement des motifs épigraphiques. Ce syncrétisme évolue au cours du XIV^e siècle comme l'indiquent les variantes stylistiques. Il est certain par ailleurs que ce matériel fut assez largement exporté vers le Languedoc et jusqu'en Sardaigne ou même en Ligurie.

Ci-dessus. Pot à poignées et verseur anthropomorphe. XIII^e-XIV^e siècle. Musée provincial, Teruel. Photo A. Ravix, musée d'Histoire de Marseille.

Teruel développa un style vigoureux plus rude, marqué par l'emploi de verts sombres cernés de traits au manganèse presque noir. Les formes lourdes atteignent à une diversité mêlée d'humour, en particulier dans le traitement des cruches ou des pots et mortiers dont la production se poursuivit longuement. Proche encore de ses sources anciennes, mais puisant aussi parmi les thèmes gothiques, cette céramique à l'argile rouge caractéristique put apparaître dès le milieu ou la seconde moitié du XIII^e siècle d'après les textes. Exportée à Saragosse et jusqu'en terre castillane, cette production semble ne pas avoir dépassé le Roussillon vers le nord.

En Catalogne, les céramiques à décor vert ou brun dites parfois de Manresa ou de Barcelone (texte de 1297) semblent provenir d'une même zone de fabrication d'après les analyses d'argile. Leur style s'éloigne des modèles islamiques et utilise un vocabulaire à la fois abstrait et réaliste, aussi bien

A droite. Coupe d'origine catalane d'après les analyses trouvée à Hyères, Saint-Pierre de l'Almanarre, XIV^e siècle. Photo laboratoire d'Archéologie médiévale, CNRS.

dans les motifs de bordure que dans le remplissage des décors zoomorphes, végétaux, ou géométriques ; quelques personnages ou des architectures apparaissent également. La bonne qualité de ces pièces se retrouve dans les carreaux de pavement. Cette production put commencer dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Mais ses exportations, ne sont attestées en Provence qu'au cours de la première moitié du XIV^e siècle ; il paraît certain par ailleurs que cette fabrication s'est poursuivie plus tardivement, avec une évolution stylistique. Comme en Italie, la France méditerranéenne connut plusieurs temps d'évolution. Les recherches où se conjuguent fouilles, études de laboratoire et textes concernent la Provence, le Languedoc méditerranéen et la vallée du Rhône – la Corse restant sous influence italienne. Un premier temps de gestation s'ouvre d'abord, marqué du X^e au XII^e siècle par des importations sporadiques issues des ateliers islamiques ou byzantins. Ces apports se multiplient à partir du XIII^e siècle, venus du Maghreb, d'Italie du Sud ou même des terres orientales.

LES PREMIERS ATELIERS PROVENÇAUX

Mais, dès le tout début du XIII^e siècle, les premiers ateliers de faïence apparaissent. Les découvertes faites à Marseille, dans l'îlot Sainte-Barbe alors à l'extérieur du rempart de la ville, sont ici déterminantes. Elles montrent en effet toute la structure de l'officine et, en particulier, les fours alors utilisés. Dans une première phase, ceux-ci





Ci-dessus. Les vaisselles émaillées et décorées des ateliers de Marseille produites au milieu du XIII^e siècle. Photo P. Foliot, CNRS, centre Camille-Jullian.

sont des fours circulaires dont un sans sole est muni de barres cylindriques pour supporter les poteries. Ce modèle est analogue à ceux construits dans le monde islamique d'Orient comme d'Occident. Modifiées puis détruites vers le milieu du XIII^e siècle, ces premières structures sont remplacées par des fours en brique à sole circulaire et pilier central, qui fonctionnèrent jusqu'au début du XIV^e siècle. Des installations spécifiques pour la prépa-

ration des oxydes métalliques existaient également. Leur découverte éclaire l'organisation du travail dans cet atelier où la fabrication de la faïence polychrome tint pendant toute la durée de vie de l'atelier une grande place. Mais pas la seule : l'atelier produisit en effet de la céramique commune, culinaire, glaçurée au plomb, en même temps que des faïences de table et des carreaux de pavement, également émaillés et polychromes. Cette complémentarité dans les productions nécessita l'emploi de plusieurs argiles, réfractaires pour la vaisselle culinaire, calcaires pour les faïences. Une telle diversité donne une image précise d'un gros atelier au XIII^e siècle ; elle montre aussi la complexité de ces transmissions technologiques qui ne purent se faire ici, que grâce à l'arrivée d'artisans spécialisés venus de l'Espagne islamique, du Maghreb ou de la Sicile. Dans les mêmes périodes, plusieurs ateliers purent exister en Languedoc. L'un, centré autour de Montpellier, se caractérise par des formes typiques et une technique quelque peu hésitante : l'émail reste souvent médiocre, parfois mat et peu cuit. Un autre s'orga-

Ci-contre. Carreaux de pavement de l'Uzège. Château de Jean XXII. 1^{er} tiers XIV^e siècle. Musée du Vieil-Avignon, palais des Papes, Avignon. Photo C. Durand, CNRS, centre Camille-Jullian.



Ci-dessus. Albarello, fin XIII^e-début XIV^e siècle. Montpellier, comblement d'un puits. Montpellier, musée languedocien. Photo C. Durand, CNRS, centre Camille-Jullian.

nisa autour de Beaucaire. Il présente des pièces d'une très bonne qualité technique, avec un émail blanc brillant et pur, et au revers une glaçure monochrome jaune ou verte. Les décors sont souvent très soignés et le brun de manganèse employé massivement est parfois associé au jaune d'antimoine comme au vert. Au XIV^e siècle, le développement de la cité avignonnaise, siège de la cour pontificale, put favoriser l'implantation de nouveaux ateliers, cette fois rhodaniens, dont les productions en pâte calcaire alimentèrent les marchés comtadins et provençaux comme languedociens. Mais ce ne furent pas les seuls. Curieusement, une bonne part des commandes pontificales – pour des dizaines de milliers de carreaux de pavement en particulier – furent passés auprès des ateliers de l'Uzège, à l'ouest du Rhône, dans des zones de terres réfractaires peu aptes à la fabrication de la faïence. L'habileté de ces artisans, héritiers d'ailleurs de longues traditions potières, leur permit de vaincre ces difficultés techniques et d'imposer leur style vif et élégant, pendant toute la première moitié du XIV^e siècle. La domination des céra-





Ci-dessus. Coupe en pâte calcaire. 1^{ère} moitié du XIV^e siècle. Hyères, Saint-Pierre de l'Almanarre. Dépôt du service régional de l'Archéologie. Photo Y. Rigoir.



Ci-dessus. Carreaux de pavement en pâte calcaire. 3^e quart XIV^e siècle. Avignon, Palais des Papes, jardin de Benoît XII. Musée du Vieil-Avignon, Palais des Papes. Avignon. Photo C. Durand, CNRS, centre Camille-Jullian.

miques calcaires du "groupe avignonnais", connues dès la première décennie du XIV^e siècle, s'imposa ensuite de façon quasi absolue, aussi bien dans l'art de la table que dans celui des céramiques architecturales, largement utilisées dans le Palais des Papes d'Avignon et exportées dans les résidences épiscopales du Languedoc et de Provence.

A partir du XV^e siècle, les faïences à décor vert et brun s'effacent peu à peu devant le succès de nouvelles techniques et l'évolution des goûts. Mais l'on peut noter, ici ou là, des continuités voire des résurgences, comme à Cox en Haute-Garonne, à Teruel en Aragon, à Djerba et Nabeul en Tunisie. ●

Gabrielle Démians d'Archimbaud,
professeur émérite à
l'université de Provence.
Lucy Vallauri, ingénieure de recherches,
laboratoire d'Archéologie Médiévale
Méditerranéenne, UMR 6572
CNRS Aix-en-Provence.

Le Vert et le Brun. Faïences décorées du Moyen Age méditerranéen.

Jusqu'au 29 Juin 1998. Musée National des Arts et Traditions Populaires, 6 avenue du Mahatma-Gandhi, 75116 Paris (métro Sablons ; bus 73 ou 244). Tel. 01 44 17 60 00. Fax : 01 44 17 60 60. Ouvert tous les jours sauf le mardi de 9 h 30 à 17 h 15 (fermeture des caisses à 16 h 30).

POUR EN SAVOIR PLUS

La céramique médiévale en Méditerranée. Actes du VI^e congrès de l'AIECM2, Aix-en-Provence 13-18 novembre 1995, Narration éditions, Aix-en-Provence, 1997.

H. Marchesi, J. Thiriot, L. Vallauri (dir), – "Marseille, les ateliers de potiers du XIII^e siècle et le quartier Sainte-Barbe (V^e-XVII^e siècles)", *Documents d'Archéologie Française* n° 65, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1997.

Petits carrés d'histoire : Pavements et revêtements muraux dans le Midi méditerranéen du Moyen Age à l'époque moderne, catalogue d'exposition, Avignon, 1995. Réédition partielle, 1997.

Le Vert et le Brun, de Kairouan à Avignon, céramiques du X^e au XV^e siècle, catalogue d'exposition, Marseille, La Vieille Charité, R.M.N., 1995.